

M. le Président. — Je prie M. le Secrétaire de donner lecture du discours qu'il a prononcé aux obsèques de notre regretté Collègue M. le professeur Lefebvre.

M. E. Masoin. — Au nom de l'Académie royale de médecine, je viens adresser l'adieu suprême à notre très cher et très honoré Collègue M. le professeur Lefebvre.

Déjà dans sa dernière séance, il y a quelques jours à peine, l'Académie royale rendait hommage à sa mémoire par la voix de son Président M. le professeur Hayoit, le Collègue distingué, l'ami dévoué de celui qui d'ailleurs n'avait que des amis; plus tard, bientôt espérons-le, quelque voix autorisée décrira avec toute l'ampleur voulue la carrière tout simplement admirable de celui que nous pleurons aujourd'hui; oui, cette vie admirable doit être écrite pour l'honneur de l'Académie, pour la gloire de notre profession, de l'Université et de la Patrie.

Aujourd'hui, en quelques traits esquissés à travers les larmes, je voudrais vous faire entrevoir une dernière fois la physionomie imposante et sympathique de l'éminent Collègue que nous avons perdu.

Trop tardivement introduit à l'Académie en 1865 comme Correspondant, il regagna vite le temps perdu ; car trois ans plus tard on l'élevait au rang de Membre titulaire, et en 1887 il occupait le fauteuil de la Présidence.

Souvent l'Académie lui confia le soin d'élucider les questions portées à sa barre, et les rapports rédigés par lui resteront comme des modèles de lucidité, de prudence, de justice et de courtoisie; dans les discussions, parfois si graves en leur portée, qui se déroulaient à notre tribune, il excellait par ses vastes connaissances, par sa haute raison, par la souplesse unie à la fermeté.

En dehors des questions quelquefois inférieures auxquelles les fonctions de Rapporteur l'asservissaient, il savait prendre, comme il le faisait partout ailleurs, des envolées superbes; tantôt dans un langage magnifique, qui charmait l'Académie, il développait ses thèses bien connues sur la folie paralytique; d'autres fois, il mesurait d'un œil sûr la marche de la peste et du choléra s'avancant vers l'Europe; d'autres fois encore, il étudiait les redoutables problèmes de l'influence héréditaire et des mariages consanguins; il s'enfonçait dans les régions mystérieuses de l'hypnotisme qu'il avait explorées dès 1846; un autre jour, il abordait les phénomènes merveilleux de l'extase et de la stigmatisation; un autre jour encore, la question du repos dominical. Aussi qu'arriva-t-il en présence d'un pareil talent et d'une si ferme dignité? — Le président de l'Académie, l'honorable J.-F. Vleminckx, combattant sa thèse, déclarait avec l'impartialité et la franchise dont il était coutumier, que le discours de l'honorable M. Lefebvre était un des plus beaux qui aient été prononcés dans l'enceinte académique, faisant le plus grand honneur à son éminent auteur et jetant un vif éclat sur l'Académie tout entière (1).

Mais le cher Collègue que nous honorons aujourd'hui dans la douleur n'était pas seulement un homme de science purement académique; il était un praticien de premier ordre. En 1859, lors de la remise de son portrait, il prononça un discours de remerciements qui trace la mission du médecin moderne; ce discours, messieurs, est une vraie perle, et je me permettrai de vous avouer que, ravi par la beauté de cette œuvre, je le transcrivais, presque en cachette sur les bancs arides d'études, il y a plus de quarante années.

(1) *Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique*, 1878, p. 111.

Le docteur Lefebvre a réalisé lui-même l'idéal qu'il avait si magnifiquement tracé; aussi personne ne me contredira si ferme qu'à l'apogée de sa carrière, il fut le plus grand, le plus sage, le plus populaire médecin du pays; pour le riche comme pour l'indigent, il était la plus haute représentation de notre profession.

Mais aussi quelle incroyable activité : il mène de front ses devoirs à l'Académie où il est toujours sur la brèche, la charge de professeur où il excelle, le fardeau d'une clientèle énorme qui s'attache à ses pas; il trouve le temps d'écrire sur toutes choses avec un art infini, et même le temps de visiter les pauvres dans les réduits les plus abjects de la Cité; puis, répondant à l'appel de la souffrance, il s'envole vers tous les coins du pays, il traverse toutes nos frontières, il va jusqu'à la Ville éternelle, et les plus augustes personnages confient leur santé à ces mains inspirées par la science et le génie de la médecine.

Quel travail! quelles fatigues! quelle charité! quels succès!

Emporté dans ce tourbillon, il passe naturellement par mille aventures dont il devient ensuite le conteur charmant. Moins heureux que l'auteur d'*Atala* qui, à travers l'Amérique et nos Indes, ne fut pas un instant séparé de son manuscrit précieux, un jour il égare une grosse part du manuscrit de l'œuvre qui devait porter aussi, mais à des titres plus austères, son nom jusqu'aux extrémités du monde; j'ai nommé son histoire de la lignée de Bois-d'Haine. On reste libre, messieurs, de se former sur le cas extraordinaire qui se trouve décrit dans cette telle opinion qu'on voudra; mais on ne saurait se dispenser de rendre hommage au savoir, aux convictions et au talent de l'auteur de *Louise Lateau*.

Assurément, dans n'importe quelle carrière, il serait arrivé au premier rang; il serait devenu un des maîtres du barreau comme il fut un maître de la médecine; il eût été un grand ministre comme il fut un illustre académicien. Toutefois la nature semblait avoir tout spécialement destiné au ministère des douleurs par l'assemblage extraordinaire des qualités que réclame cette noble et rude carrière.

Lefebvre, — ah! qu'il me soit permis enfin de l'appeler ainsi, mon cher et vénéré maître, car touché par la mort, il appartient à l'histoire de la médecine belge, — Lefebvre avait une organisa-

tion puissante, une haute taille, une vaste tête, des yeux noirs et pénétrants, une physionomie méditative et imposante, une tenue très digne, le prestige de l'intelligence et de la vertu, et quand il entra au château ou à la chaumière, on pouvait dire et l'on disait : Voilà la bienfaisance et la science qui passent !

Il possédait une pénétration admirable pour le diagnostic ; avec ses grands yeux noirs, fixes, un peu troubles, il semblait plonger jusqu'au fond de l'organisme humain comme par une intuition géniale ; puis, quand il se relevait, il apparaissait comme un maître de la thérapeutique, tandis que ses lèvres laissaient tomber les paroles les plus habiles et les plus réconfortantes.

Et ceci, messieurs, forme un grand art et une merveilleuse puissance que nul peut-être ne posséda autant que lui ; car il était, je le répète et le confirme, non seulement un virtuose de la thérapeutique, mais encore un virtuose de la parole, de cette parole consolatrice et fortifiante qui complète et parfois surpasse l'action des substances bienfaisantes que la nature fournit ; ah ! la bonne et persuasive parole, celle qui soutient les familles dans les heures d'angoisse, tandis qu'elle rassure la victime elle-même, tantôt l'entraînant vers la guérison par une douce suggestion, tantôt, s'il faut succomber, l'endormant sous les fleurs et rendant moins amères les affres de la mort !

Mais son éloquence s'élevait plus haut encore : entre ses mains habiles, c'était un levier puissant pour soulever des idées et convaincre les hommes ; aussi lui appliquerai-je ce qu'il disait lui-même d'une autre gloire de notre Académie et du pays : « Guislain avait à son service ce grand instrument qui s'appelle le don de la parole, le plus beau présent, dit un de ses panégyristes, que Dieu puisse faire à l'intelligence de l'homme (1). » Et quel usage notre Lefebvre savait faire de ce don royal : il était comme une harpe sonore suspendue aux saules sacrés et vibrant pour toutes les nobles causes qui intéressaient son grand cœur : les joies ou les douleurs de l'amitié, les intérêts de la science, la dignité de notre profession, l'Académie de médecine, l'Université de Louvain, les questions sociales si graves aujourd'hui, les institutions dynastiques dont nous jouissons, la charité dont il fut un apôtre, la religion dont il fut le fils affectueux et dévoué.

Toutefois son éloquence n'était point formée de ces résonnances

(1) *Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique*, 1887, p. 553.

tapageuses qui ne résistent pas à l'épreuve de la lecture ; recherchez, messieurs, recherchez ses discours épars de tous côtés, et vous verrez que Lefebvre était un écrivain de premier ordre ; il y a là des perles et des bijoux qu'il faut rassembler, et j'espère que des mains pieuses se chargeront bientôt d'une pareille tâche. Je vais plus loin : j'ai l'honneur de parler ici au nom d'une Académie de médecine ; mais une autre Académie, je veux dire celle des lettres, aurait dû se trouver atteinte comme nous en ce jour douloureux ; car le grand médecin que nous pleurons fut un orateur et un écrivain incomparable. J'en appelle à ceux qui l'ont entendu dans les beaux jours de sa carrière, alors qu'il nous tenait hale-tants et ravis sous le charme de sa parole ; j'en appelle à ceux qui liront ses discours, ses causeries, ses conférences, ses livres, tout ce qui sortait enfin de cette plume d'or, hélas ! brisée pour toujours.

Je devrais encore louer en lui les nobles qualités du caractère ; mais au milieu de cet appareil lugubre de la mort, en présence de cette famille abîmée dans la douleur, alors que pour les dignes fils de notre Maître les minutes pèsent en ce moment, lourdes et lentes comme des siècles, je laisse à d'autres le soin pieux de compléter cet éloge. Son caractère était à la hauteur de ses talents multiples, et se résume bien en deux mots, je pense : la sagesse et la bonté. Ces deux qualités s'appuyaient sur un état de calme extraordinaire et caractéristique ; c'était auprès du malade, comme l'a dit un de ses compatriotes, M^r Lamy, de l'Académie des lettres, « je ne sais quoi de calme, de réfléchi, de compatissant qui se reflétait sur toute sa personne » ; c'était ici, parmi nous, au milieu des rudes assauts qu'il eut à subir, le calme de la force et de la conviction accusant à peine une atteinte, dans les moments pénibles, par une gravité triste répandue sur son mâle visage.

J'emprunte à sa bonté un dernier trait que je voudrais faire parvenir au cœur de tous mes honorables confrères et qui devrait être comme une maxime inviolable dans notre Académie : « Aimez les hommes, disait-il ; je sais bien que vous ne combattrez pas les doctrines hostiles sans froisser les hommes qui s'en font les champions ; mais que, du moins, dans les armistices on se donne la main et que vainqueurs et vaincus fraternisent dans le même bivouac (1). »

(1) Discours prononcé à l'occasion de la remise de son portrait, le 26 février 1859, p. 9.

Son noble caractère se retrouve tout entier dans ces mots gracieux et profonds.

Au courant de cette vie si laborieuse et si pure, les honneurs vinrent naturellement à lui; dans notre Ordre national il était arrivé au rang de Commandeur; des décorations étrangères avaient récompensé son dévouement à la science et à ses convictions intimes; de nombreuses Sociétés savantes du pays et du dehors lui avaient ouvert leurs portes; enfin, un jour, jour tardif, des électeurs spéciaux particulièrement autorisés et sagement inspirés l'envoyèrent siéger dans la grave et digne Assemblée que forme le Sénat de Belgique.

Et maintenant, cher Maître et vénéré Collègue, après l'avoir rendu l'hommage de notre affection et de notre estime profonde, nous te livrons aux rites sacrés qui vont honorer et bénir ta dépouille mortelle, puis tu t'en iras dormir ton dernier sommeil dans les sites enchantés de ton pays natal; tu dormiras bien là, dans l'honneur de ta noble vie, auprès de ta compagne dévouée et d'enfants aimés dont la mort à trois reprises déchira ton cœur vaillant; tu pourras, si j'ose produire cette fiction, converser encore avec des amis fidèles, avec des collègues, toujours regrettés à l'Académie : Cousot, Bribosia, Hambursin, Motte, d'autres encore qui reposent là sur les rives de notre beau fleuve wallon et qui reconnaîtront en toi le Maître. Mais tandis que les eaux du fleuve couleront inconstantes et fugitives au pied de l'asile funèbre qui t'attend pour ce soir, nous, qui t'avons aimé, nous garderons ton souvenir fixé profondément et pour jamais dans nos âmes affligées.

Au nom de l'Académie royale de médecine, je m'incline douloureusement devant ce cercueil qui contient la dépouille inanimée d'un des hommes les plus distingués, les plus aimables, les plus complets enfin, que l'on puisse rencontrer dans les chemins de la vie. (*Applaudissements.*)

M. le Président. — Je remercie, au nom de l'Académie, notre honorable Secrétaire du magnifique discours qu'il a consacré à la mémoire de notre regretté Collègue M. le professeur Lefebvre.